

CAPRICE

Quand tu verras ma bière close,
Quand il sera temps de choisir,
Mets seulement ta robe rose,
Si tu veux me faire plaisir.

Point de bijoux, point de couronne,
Comme ce soir, si tu le veux,
Laisse chanter le vent d'automne
Dans les tresses de tes cheveux.

Point de parfums pour mieux me plaire ;
Point de noir autour de ton œil,
Caprice qui pourrait me faire
Tressaillir au fond du cercueil.

Mais offre mon cœur à la Vierge,
Sans noyer de pleurs mon tombeau :
Tes larmes éteindraient le cierge,
Et me laisseraient sans flambeau.

EUDORE EVANTUREL.

Québec, 13 oct. 1874.

L'AURÉOLE

(LÉGENDE DU MONT-DE-PIÉTÉ)

Il est souvent question du Mont-de-Piété à Paris : sa clientèle est nombreuse, ses habitués se comptent par milliers.

—C'est le seul bienfaiteur, disait Gérard de Verval, qui fournisse la reconnaissance au lieu et place de l'obligé.

Plus d'un, parmi nous, connaît l'entrée particulière où l'on pénètre pour engager sa montre, dans les moments de pénurie, afin de ne pas rendre publiques les douleurs de la séparation.

Ce qu'on sait moins, c'est la légende du Mont-de-Piété, une tradition qui court depuis longtemps et qui n'a jamais été racontée dans les colonnes d'un journal ou dans les pages d'un livre.

Elle a une petite couleur moyen-âge tout à fait appétissante. Elle rappelle le temps des mystères naïfs, alors qu'on faisait figurer Dieu et les saints, en robes de couleurs chatoyantes, devant des spectateurs émerveillés.

Donc, voici ce qu'on raconte, à propos de l'unique établissement de prêt sur gages autorisé par la loi.

Il y eut, un jour, grande polémique dans le lieu où règne pourtant l'éternelle quiétude, c'est-à-dire en plein paradis.

Là, les philosophes les plus entêtés, les politiques les plus opposés sont du même avis. Les femmes mêmes vivent entre elles dans l'harmonie la plus parfaite.

Toutefois il y avait, ce jour-là, sinon contestation, tout au moins différence d'avis parmi les saints les plus écoutés.

Les patriarches Moïse, David, Ezéchiel et consorts soutenaient que le genre humain n'avait pas progressé en vertus, et que la charité, bien que classée parmi les vertus théologales, avait plutôt décliné qu'augmenté parmi les humains.

Les bienheureux, contemporains du Christ sur la terre, soutenaient la thèse contraire, avec leur indulgence habituelle.

Selon eux, les descendants d'Adam s'aidaient les uns les autres, sans trop se faire prier.

Ils citaient les associations mutuelles, les sociétés philanthropiques, les plaisirs sur le produit desquels une part est prélevée pour le soulagement des infortunés.

Ils affirmaient que plus d'une dame, folâtre en apparence, dansait au profit des nécessiteux, comme le roi David dansa devant l'arche.

Ils soutenaient enfin que la bienfaisance régnait sur la petite planète que le Sauveur avait sanctifiée par sa venue.

Et comme les vieux de l'Ancien testament se montraient incrédules, le porteclefs du paradis s'offrit à faire une rapide vérification des choses existantes.

Saint Pierre n'en était pas à son premier voyage. Le prince des apôtres avait parcouru autrefois l'Asie-Mineure et visité les peuplades les plus sauvages. Il n'avait eu peur de personne, pas même de Néron, qui ordonna son supplice à Rome. Il pouvait bien risquer de dépenser quelques heures de son immortalité.

Donc le concierge sacré du paradis se mit en route pour la vieille Lutèce, en quête de l'esprit charitable dont ses vieux collègues en sainteté n'avaient l'existence absolue.

On assure qu'il s'enveloppa tout simplement dans une nuée, une brume, précurseur du beau temps—et qu'il descendit par un matin ensoleillé sur la place de la Bourse, à Paris, sans qu'on eût pu soupçonner d'où il venait.

Saint Pierre avait revêtu ses habits d'autrefois : le manteau, le peplum, les sandales ; il avait en main le bâton du pèlerin. Personne ne prit garde à lui.

Il ressemblait à un Arabe, à un Turc, à un Oriental quelconque.

Et l'on savait qu'il arrivait, en tout temps, dans le *Grand-Hôtel*, des touristes venus des pays lointains.

Le bienheureux entra dans l'intérieur de la Bourse tout d'abord.

Il vit une foule bruyante et compacte. Les uns disaient aux autres :

—Je te donne quinze cents, fin courant.

—Je te donne cent *Credit Mobilier*.

—Je te donne cinq cents *Gaz réunis*.

L'apôtre se retira satisfait : dans un pays où l'on cherche ainsi à donner, pensa-t-il, l'esprit de charité n'est pas encore éteint.

Pendant que saint Pierre traversait les groupes qui stationnaient devant le péristyle du temple de Plutus, il entendit divers fragments de dialogue.

—Je vais, disait l'un, ce soir à l'Opéra. On y donne la *Furacite* et un ballet nouveau.

—As-tu le compte-rendu de la dernière victoire ? La garde a donné d'une façon splendide.

—Allons, allons, se dit saint Pierre, on donne beaucoup dans ce vieux et libéral pays des Gaules ; on est toujours généreux.

Et saint Pierre marchant au hasard gagna, à travers la rue Vivienne, le quartier de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Là, il fut accosté par un mendiant, lequel se cachait pour tendre la main.

—La charité ! dit-il à l'oriental d'une voix piteuse. Dépêchez-vous, car j'ai peur d'être vu et arrêté par quelque sergent de ville.

—Il n'est pas défendu de faire la charité, fit l'apôtre.

—Non, répondit le ladre, mais il est défendu de la demander.

—Sabre de Caïphe ! s'écria saint Pierre, voilà une rareté dans les mœurs de mon temps qui ferait peut-être rire le sceptique papa Job ou le sentencieux Salomon. C'est égal, il ne sera pas dit que l'Eglise catholique aura refusé une aumône à un malheureux. Que veux-tu, mon frère ?

—Un petit sou.

—Un sou, fit saint Pierre : je n'ai pas un sestercé sur moi ; je suis parti de mon domicile sans une obole.

—Vous en trouverez, dit le mendiant.

—Où ? dit l'apôtre.

—Là, fit le mendiant.

Et il montra une maison sur la porte de laquelle on lisait cette inscription :

MONT-DE-PIÉTÉ

—Là, reprit le quémandeur, vous n'aurez qu'à donner un gage, on vous prêtera plus que je ne sollicite de votre charité.

Rien n'est doux et docile comme un esprit supérieur. L'apôtre monta au bureau de l'administration des prêts publics.

—Je voudrais une petite somme, dit-il à l'employé.

—C'est facile, mais avez-vous un gage ?

Le saint réfléchit et tira ses sandales.

Il avait autrefois marché à travers les sables brûlants du désert, pieds nus. Il pouvait donc se dispenser de chaussures dans ce Paris bitumé.

L'employé du Mont-de-Piété examina avec curiosité la chaussure qu'il lui était présentée.

—Monsieur, dit-il, je ne veux pas déprécier ces objets : pour un marchand de curiosités, ils ont une incontestable valeur, ce sont de véritables antiquités ; mais le Mont-de-Piété ne prête que sur des valeurs appréciables ; pourtant, n'avez-vous pas autre chose ?

—Non, dit le saint en se fouillant.

—Quelque objet d'or ou d'argent, par exemple ?

—Je n'ai rien, continua le saint.

—Mais cette espèce de couronne... qui entoure votre front—une mode asiatique, sans doute ?

Saint Pierre porta la main à sa tête.

O prodige ! son divin Maître n'avait pas voulu qu'il fût absolument empêché de faire la charité : c'était son auréole...devenue massive et mobile.

Il la tira aussi facilement que si c'eût été une de ces guirlandes roses dont on se couronnait dans les festins païens, aux temps de son martyre.

Le commis essaya la couronne sur la pierre de touche.

—Or au plus haut titre ! exclama-t-il, presque pas d'alliage ; que voulez-vous ?

—Je veux un sou, dit saint Pierre : c'est tout ce qu'on me demande.

—Monsieur, le Mont-de-Piété de Paris ne prête pas moins de trois francs.

—Ah ! fit saint Pierre.

—Mais on peut, fit le préposé, vous prêter mille francs, si vous voulez, sur l'objet que j'examine.

—Non, dit le saint, j'ai assez de trois francs.

—Avez-vous des papiers ?

—Non, répondit le concierge du paradis, je voyage sans passeport. Mais si cela était nécessaire, je fournirais caution ; j'ai des amis parmi le clergé de Paris, les protecteurs du denier de Saint-Pierre. D'ailleurs, les trois francs que je demande, c'est pour faire l'aumône à un pauvre qui m'attend en bas : mon intention justifie ma démarche.

La modicité de la somme comparée à la valeur de l'objet engagé, le but philosophique du prêt, peut-être encore l'influence que dut exercer sur un honnête chrétien celui qui fut le premier porte-drapeau de la chrétienté, tout cela dut décider le commis.

Il donna les trois francs, puis la reconnaissance à son divin client, et plaça l'auréole dans un carton-écritoire destiné à recevoir les colliers de prix.

On assure même que l'emprunteur signa *Céphas*, de son nom primitif que lui imposa le Sauveur, sur le livre des engagements.

Puis il descendit et donna les trois francs au mendiant qui l'attendait.

Et il continua sa route à travers Paris.

Je ne sais si mes lecteurs l'ont remarqué, mais dans cette capitale *pleine d'or et de misère*, un pauvre n'apparaît jamais seul.

Les mendiants se renvoient l'un l'autre vers les personnes qui ont le gousset ouvert et l'âme sensible.

A cent pas du bureau du Mont-de-Piété, saint Pierre fut accosté par un nouveau solliciteur, qui lui dit sur un ton semblable à celui des lamentations de son confrère en béatitude, Jérémie :

—Mon bon monsieur, un petit sou, s'il vous plaît ! *Dieu vous le rendra*.

Pour un saint auquel on offre Dieu pour caution, il n'y a pas à hésiter.

—Mon ami, lui répondit Pierre, je n'ai qu'une reconnaissance du Mont-de-Piété, la voulez-vous ?

—De grand cœur.

—La voilà, et puisse-t-elle vous être bonne à quelque chose !

Le mendiant prit le papier, après avoir fait signer, au dos, son bienfaiteur, avec une plume empruntée au marchand de vins voisin, dont il semblait être le client assidu.

Puis il laissa saint Pierre continuer son chemin.

Le prince des apôtres parcourut Paris à la hâte.

Il vit les crèches pour les enfants, les maisons de refuge pour les vieillards.

Le droit des pauvres était perçu sur les recettes des théâtres.

Et les hôpitaux étaient plusieurs fois millionnaires.

Toutes les grandes compagnies avaient des caisses de secours.

Et les administrations publiques, comme les sociétés littéraires, avaient souci de leurs membres infirmes ou âgés.

Les bureaux de bienfaisance fonctionnaient dans chaque quartier.

Enfin, les bureaux économiques avaient une nombreuse clientèle de malheureux auxquels ils donnaient la subsistance quotidienne.

Et comme le soleil se couchait et qu'il importait de ne pas laisser sans surveillance les portes du paradis, il remonta au ciel dans un rayon du soleil couchant,

Je ne me rends pas caution de la vérité du présent récit.

C'est une légende, naturellement composée d'éléments sacrés et de détails prosaïques. C'est aussi un récit qui, d'année en année, de conteur en conteur, a subi, comme un thème musical dans un morceau fugué, de constantes variations.

Toutefois, voici ce que les narrateurs prétendent :

Saint Pierre, porteur de la bonne nouvelle, affirmant que l'esprit de charité s'était réglémenté dans le monde, fut reçu par les opposants, les vieux prophètes, avec une irrésistible hilarité.

Elle riait aux éclats.

Job se tenait les côtes.

Il y eut même des anachorètes comme saint Antoine et saint Barnabé qui ne purent pas tenir leur sérieux.

—De quoi riez-vous ? leur demanda le bienheureux.

—Mon pauvre Pierre, lui dit le bienheureux saint Joseph, il vous manque quelque chose... on vous a volé à Paris... votre auréole.

Et ce fut alors un chœur de douces et amicales moqueries, à propos du signe sacré qui manquait au voyageur tout récemment revenu des vanités de notre monde infime.

Les saints les mieux renseignés sur les coutumes de la Gaule insinuaient que Pierre s'était laissé voler, comme un innocent qu'il était, au milieu des séductions de la Babylone moderne.

—Le moyen, disait saint Paul, de faire tenir une couronne sur la tête de quelqu'un qui a demandé et obtenu d'être supplicié la tête en bas !

Le bon saint Pierre ne répondit rien.—Imbu des grands principes évangéliques, il ne voulait pas révéler quelle bonne action l'avait obligé à se séparer de son radieux insigne.

Quelque temps après sa rentrée au paradis, ses bienheureux compagnons eurent une émotion en sens inverse.

Ce fut un cri d'étonnement parmi les chérubins et les dominations.

Saint Pierre avait de nouveau son auréole.

Elle était étincelante comme toujours.

Elle tenait solidement autour de la tête de l'apôtre, sans la toucher.

Pierre lui-même fut tout étonné de la revoir quand il se regarda dans les reflets d'un nuage argenté.

C'était bien l'auréole qu'il portait depuis dix-huit cents ans.

Tout le monde fut de son avis, sauf l'incrédule saint Thomas, qui se dit :

—Il en avait peut-être une de rechange. Voici, d'après la légende, ce qui était arrivé :

Le mendiant auquel saint Pierre avait donné sa reconnaissance était allé la vendre à un brocanteur et en avait reçu cent sous.

Le vendeur ne s'était pas donné le souci de la lire, sans quoi il eût vu, à la note estimation, ces mots : *mille francs*.

Le marchand ne s'y trompa pas : il vit qu'il faisait un marché d'or.

Et il courut au plus tôt dégager l'objet.

On le lui remit dans la boîte de carton qui lui servait d'enveloppe.

Il l'emporta sans l'ouvrir devant l'employé, pour n'être pas interrogé sur un bon marché dont il ne pouvait pas fournir l'explication.

Chemin faisant, il supputait ses bénéfices et en désignait l'emploi.

Il achèterait à sa femme un beau Moïse avec les tables de la loi pendues à une chaîne d'or, comme en portent les femmes Israélites opulentes.

Il ferait les Pâques prochaines avec du *matz* de Nancy, à la façon des Israélites portugais, ce qui est plus coûteux, mais plus friand !

Car notre homme était juif en même temps que grand connaisseur en pierres précieuses et en dentelles fines.

Il lui tardait d'arriver à son logis pour peser et examiner son acquisition.

Il y parvint un peu essoufflé.

Il s'enferma dans son arrière-boutique ; il ouvrit la boîte et resta stupéfait...

Elle ne contenait rien...

Elle était absolument vide !